

Poivre accable M. de Courcy  
Poivre au ministre Bertin - Le 20 novembre 1771

---

Au fonds Pusy La Fayette  
Document non-autographe des archives personnelles de Pierre Poivre

---

Du 20 novembre 1771

M. Bertin

Monseigneur,

Quoiqu'il n'y ait encore que 3 mois que M. de Courcy soit arrivé à l'Isle de France par le vaisseau le *Berryer*, il a déjà fait connaître que je dois m'attendre à toute sortes de tracasseries de sa part. Ce commandant était déjà connu à l'Isle de France où pendant la guerre dernière il avait témoigné de la plus grande insubordination envers ses supérieurs, avait occasionné toutes sortes de brouilleries, avait développé des vues très intéressées et avait enfin laissé la plus mauvaise réputation. A son retour il a débuté par annoncer les plus grandes prétentions. Je lui ai confié les détails du port et des magasins, il a traité tout le monde avec une hauteur et une dureté auxquelles personne n'était accoutumé. Les besoins de ma santé m'ayant forcé d'aller passer quelque temps à la campagne, il a profité de mon absence pour éloigner de moi messieurs les officiers d'administration avec lesquels j'ai toujours vécu avec la plus parfaite intelligence. Il les a assemblés régulièrement tous les soirs, sous prétexte d'affaires du service, et l'objet de toutes ses confidences a été de critiquer mes opérations, de les indisposer contre moi en s'efforçant de leur persuader que je n'avais aucune considération pour eux, qu'il était venu pour rétablir celle qui leur était due, qu'il était à la veille de me remplacer et employant pour les gagner les expressions puériles de la plus tendre amitié, les appelant *Mes tendres camarades*. J'ai su qu'il n'avait séduit personne. En même temps qu'il travaillait contre moi, il venait toutes les semaines me voir à la campagne, ne me parlant de M. le Ch. Desroches qu'avec le plus profond mépris, et m'assurant toujours du plus tendre attachement. Mais me faisant apercevoir au travers de ses caresses, un désir ardent de me remplacer promptement. Puis, de retour au port, m'écrivant par-ci par-là quelques lettres impertinentes pour me chercher querelle. Enfin, après m'avoir répété cent fois avec toute la colonie que M. le Ch. Desroches est le fol le plus méchant qu'il ait jamais connu, il vient de se lier avec lui, a abandonné le service, et s'est allé renfermer au Réduit avec M. le Ch. Desroches, où Dieu sait les pièges qu'ils me tendent de concert, et ce qu'ils peuvent écrire contre moi en France.

La vérité, Monseigneur, est que je désire plus fortement que M. de Courcy de lui laisser ma place, que si l'on avait eu envie de me conserver ici, on ne devait point y envoyer une aussi mauvaise tête pour me susciter des tracasseries, que ce commissaire n'étant connu dans l'administration de la marine que pour un sujet incapable de travail, insubordonné, d'une âme très intéressée, on devait m'épargner le chagrin d'avoir un tel collègue, et que rien ne me prouve mieux qu'il est inutile que je reste ici que le choix d'un tel successeur. Il faudrait certainement un autre homme pour suivre la besogne que j'ai commencée ici, si l'on veut sincèrement voir ces colonies prospérer et devenir utiles à l'Etat.

Je connais, Monseigneur, et je sens jusqu'au fond de l'âme toute l'étendue et tout le prix de vos bontés pour moi, mais permettez-moi de vous dire que vous me rendez sans le vouloir un bien mauvais service en me faisant rester ici. Le plus grand que vous puissiez me rendre serait de me procurer la permission de repasser en France.

Je suis avec etc.

\* \* \*